

Les lettres nouvelles

JEUNES ÉCRIVAINS FRANÇAIS

Robert André Barthélémy
Robert Bréchon Charles Duits
Gilbert-M. Duprez Jean-Claude Hémery
Roger Laporte Robert Marteau
Dionys Mascolo Claude Ollier
Robert Paris Robert Pinget Georges Piroué

CHRONIQUES

de Geneviève Bonnefoi, Maurice Faure
Olivier de Magny, Jean Selz, Albert-Marie Schmidt
Raymonde Temkine



JULLIARD

Les lettres nouvelles 7

Huitième Année

Octobre 1960

Nouvelle Série

(Quatrième numéro de la série revue)

SOMMAIRE

Maurice Nadeau	<i>Nouveaux talents</i>	3
Dionys Mascolo	<i>Le coup de tête</i>	5
Claude Ollier	<i>Un sens unique portugais</i> . . .	32
Robert Marteau	<i>Espagne</i>	36
Roger Laporte	<i>Le partenaire</i>	42
Robert Pinget	<i>Le pont</i>	49
Gilbert-M. Duprez	<i>L'âge de la pierre</i>	58
Robert Bréchon	<i>Les essais</i>	64
Charles Duits	<i>Afrique Afrique</i>	78
Jean-Claude Hémery	<i>Rapport au Grand Conseil</i> . . .	94
Robert Paris	<i>L'humus</i>	106
Barthélémy	<i>Les variations</i>	108
Robert André	<i>Le manach de Port-Saïd</i> . . .	118
Georges Piroué	<i>Fugue à bicyclette</i>	130



Raymonde Temkine	<i>Friedrich Dürrenmatt</i>	140
Jean Selz	<i>Herminie Hanin, martyre du</i> <i>calendrier perpétuel</i>	146
Geneviève Bonnefoi	<i>Devant Poussin</i>	154
Maurice Faure	<i>La musique expérimentale et</i> <i>l'esthétique</i>	164
Albert-Marie Schmidt	<i>Dassoucy ou le devoir d'irrévé-</i> <i>rence</i>	171
Olivier de Magny	<i>Carnet de lectures</i>	179
<i>Actualités</i>		189
<i>Dans notre courrier</i>		198

Reproductions

Herminie Hanin
Deux toiles de Herminie Hanin
Dessins d'Ylipe

Les lettres nouvelles 6

JEAN-JACQUES MAYOUX

VIVANTS PILIER

Le roman anglo-saxon
et les symboles

Coleridge, de Quincey, Hawthorne
Melville, Henry James, Conrad, Joyce
Virginia Woolf, Faulkner, Beckett



JULLIARD

Prix en librairie : 13,20 NF

NOUVEAUX TALENTS

A l'étranger, et même chez nous, on a vite fait de réunir sous des appellations communes les talents qui ont émergé en France, depuis la guerre, pour peu qu'ils possèdent un certain air de famille. On a parlé, successivement ou à la fois, de « queue du surréalisme », d'« école existentialiste », de « roman noir », de « néo-classicisme », d'« anti-roman ». Présentement, nous en sommes, depuis plusieurs semestres déjà, au « nouveau roman » et à la « jeune poésie ». De nombreux articles ont été publiés sous ces deux titres de rubrique, des panoramas, des anthologies, des tableaux synoptiques, où on fait entrer des écrivains qui n'en peuvent mais. On en est même arrivé à cette extrémité cocasse d'appeler par exemple « nouveau roman » tout ce qui, venant de jeunes romanciers préoccupés de renouvellement technique, porte le label d'un certain éditeur. Les critiques sont moins responsables de cette rage de classer, d'étiqueter, que les journalistes, les informateurs pressés, le public. Les tendances proches les unes des autres qu'affichent de jeunes romanciers ou poètes, les façons parfois voisines qu'ils ont de répondre aux sollicitations de leur époque ou au développement de l'art qu'ils exercent, voire les préoccupations liées à la génération dont ils font partie ne recouvrent jamais tout à fait la particularité des talents, la singularité des tempéraments qui, en définitive, *font* un romancier, un essayiste, un poète.

Aussi, en intitulant ce numéro « Jeunes écrivains français », nous défendons-nous de vouloir créer une équivoque. Nous prions le lecteur de bien vouloir ne pas enfermer les écrivains qui lui sont ici présentés dans un nouveau fichier, mais de les

considérer, comme nous-mêmes, sous le triple aspect que définissent les mots « jeunes », « écrivains » et « français ». Ce sont les seuls caractères qu'ils possèdent en commun, hors celui qui va de soi et qui nous les a fait choisir, d'un certain souci de dire et de dire le mieux possible. Encore ce choix se trouve-t-il, pour des raisons matérielles, limité. Quelques-uns de ces jeunes écrivains (ils ont eu, sauf un ou deux, vingt ans après la guerre) ont déjà attiré l'attention sur eux soit par un essai, soit par un roman publiés en librairie; d'autres n'ont jusqu'à présent publié qu'en revue; certains, enfin, font ici leurs premières armes. On ne peut, bien entendu, présumer de leur avenir à tous.

Que cette confrontation de talents neufs puisse être instructive, nous n'en doutons pas. Qu'elle mène à des réflexions sur certaines préoccupations d'époque, nous en sommes sûrs. Toutefois, nous nous abstiendrons de tirer ici des leçons ou de formuler des réflexions. Nous vous invitons plutôt à *lire*, en vous laissant aller, pour ceux de ces écrivains que vous ne connaissez pas encore, au plaisir de la découverte.

MAURICE NADEAU.

DIONYS MASCOLO

*A publié un essai : le Communisme (1953).
Il débute ici dans la fiction.*

Le Coup de Tête

C'EST un soir de 1939, aux approches de l'automne, au sortir de l'enfance, alors qu'il atteignait juste à l'âge d'homme officiel, qu'il advint à Baptiste, sans y avoir été nullement préparé, de se mettre à réfléchir pour de bon, cherchant s'il pouvait se dire certain de quelque chose, et cela ne lui était jamais arrivé.

Il n'y était d'ailleurs pour rien, n'avait rien voulu, rien imaginé, rien souhaité, ou même vaguement rêvassé de pareil. Jamais, fût-ce entre veille et sommeil, dans les moments où l'on dit qu'une censure se relâche et que les pensées deviennent plus facilement lubriques, même alors il n'avait caressé semblable projet, jamais peloté pareille ambition.

Il ne s'en trouvait pas moins embarqué tout à coup dans une entreprise qu'il jugeait lui-même sans excuse, sorte d'exploit sportif ou de partie de chasse héroïque qui lui faisait honte, et qu'il ne dépendait que de lui d'interrompre en apparence, puisque personne ne l'y avait poussé, et qu'il la poursuivait tout seul, comme pour le plaisir, mais non. D'abord il n'y trouvait pas de plaisir. Ensuite cette chasse qui déjà n'avait rien de raisonnable, et rien non plus de volontaire, si chasse il y avait, il fallait dire qu'elle n'avait rien d'humain. C'était une chasse animale, où il n'aurait su dire qui était fauve ou proie — où lui seul il était et le fauve et la proie également. Fauve certainement, mais alors lui-même traqué par le fauve plus fort de sa faim, il se sentait avec terreur en train de devenir féroce. Il avait beau se dire qu'il n'était que la proie malheureuse d'une faim dévorante, imprévue aussi bien que mortelle, mais qu'il demeurait seul, et qu'il ne s'agissait après tout que d'une faim

abstraite. Il voyait bien en même temps qu'abstraite elle ne l'en conduisait pas moins à la bestialité sans phrase, et quelle jungle immense venait de s'ouvrir devant lui.

Avec acharnement, sans comprendre pourquoi, mais sans pouvoir s'en empêcher, il venait donc de se mettre à réfléchir, à chercher s'il pouvait se dire certain de quelque chose.

L'incroyable est que cela donna des résultats, et même des résultats appréciables, comme on va voir, mais il était bien loin de s'y attendre, même il aurait jugé cela impossible s'il s'était posé la question. Il ne se posait pas la question. Il s'étonnait seulement, à peine avait-il commencé, de se trouver si complètement hors d'état de comprendre comment il avait bien pu commencer, justement. Que lui arrivait-il ? Comment s'était-il laissé entraîner dans cette aventure dégradante, qui lui faisait courir le risque de devenir méchant, qui le rendait déjà furieux ? Comme si toute perspective venait de lui être retirée, il lui semblait que tout ce qu'il pourrait faire désormais, quoi qu'il fit, risquait de n'avoir plus qu'un sens : esclave, il serait forcé de croire qu'il n'avait fait à chaque fois que ce qu'il fallait pour sauver sa peau. Rien donc. Je n'aurai rien fait, que pour rester en vie. Comme une bête. Mais pourquoi donc, comment donc s'était-il laissé expulser de l'oisiveté bienheureuse, de la distraction bienheureuse qui l'avaient préservé jusque là des atteintes de la honte, de l'envie, de la faim animale ? Poussé par quoi ? Obéissant à quelle impulsion, à quel commandement, dans quelle annonce ? Ou, c'était le cas de le dire, sur quel coup de tête ?



Voilà ce qu'il s'efforça sur le moment même de préciser. Et comme il s'était mis à réfléchir, c'est à cela qu'il fit tout aussitôt dévier sa réflexion. Il s'en était fait l'aveu tout d'abord, non sans rougir : vierge, intact, parfaitement préservé jusqu'en cet instant où il s'était laissé surprendre, et maintenant, et en pleine innocence, flétri pour jamais, c'était la première fois. Mais cette confusion avait bientôt fait place à la peur. Une tornade de réflexion d'une violence inouïe l'avait arraché on ne peut dire à tout ce qu'il savait de lui, mais à tout ce qui

LE COUP DE TÊTE

de lui lui avait été familier jusque là, déraciné, et l'avait emporté, fêtu pensant, vers l'inconnu, dans le tumulte qui n'en finira jamais de ces espaces intérieurs qui nous effraient, cependant qu'il ne pouvait s'empêcher de trouver cela beau et flatteur aussi, cet orage nocturne dont il était le spectateur glorieux en même temps que la victime — et quelque chose en effet se réjouissait en lui, malgré sa peur, lorsqu'il apercevait dans un coup d'œil le paysage déployé de sa propre puissance : cette dévastation admirable qui était son œuvre, incompréhensiblement son œuvre — et que faisaient surgir de seconde en seconde à nouveau de la nuit les éclairs d'un sang-froid souverain, le sien encore, incompréhensiblement le sien, petit dieu qui jetait le tonnerre ! Si, si. C'était bel et bien lui qui avait tout déclenché, et lui seul.



L'effroi, non la jouissance, avait dominé tout de même ces premières minutes. Une vraie peur, et non pas la jubilation, l'avait envahi pour finir, l'avait saisi aux reins, lui était montée le long de l'échine comme une vigne ou un lierre immédiat et lui avait recouvert le dos d'un étalement glacé de feuilles de sueur qui lui redonnait ses esprits. De sorte qu'avant d'avoir eu le temps de se laisser aller vraiment à la pensée de ce qu'il venait d'entrevoir sur son propre compte, il s'était, frissonnant, ressaisi, ou écroulé, comme on voudra. La méfiance en tout cas, la méfiance, un œil ouvert à chaque carré de sa surface, et non pas la complaisance heureuse, le recouvrait entièrement, dieu en ruine, l'instant d'après. Ruine certes, les ronces vigilantes de la méfiance le préservaient déjà l'instant d'après d'un pire désastre. Ainsi du moins pensait-il. Ainsi se reconfortait-il. Non, il n'allait pas entonner de chant d'allégresse. Pas de magnificat. Il n'était pas si naïf, ou si prétentieux. Ressaisi, il eût plutôt décrit les choses ainsi maintenant :

A peine se fut-il aperçu qu'il venait de se mettre si follement à rêver, et que la bête ailée de sa réflexion, délivré son message, fuyait loin de lui comme pour ne jamais revenir, sans lui avoir laissé le temps de rien comprendre, ainsi que la tradition l'exige, et que la mollesse de chacun le permet, il eut l'idée de la rappeler à lui comme sa chose, comme s'il en eût été le maître,

comme on siffle son chien — mouvement d'audace sans espoir qui lui échappa et qu'il se repentait dans l'instant de n'avoir pas su réprimer, mais incroyablement elle revint à lui en effet comme un chien sage, et lui s'empessa de la renvoyer à l'étude des conditions dans lesquelles il se voyait ainsi mis en demeure de réfléchir, plutôt qu'à réfléchir encore.



Non, non, non. D'abord ce n'était pas vrai, il n'avait pas tout déclenché tout seul. Lui tout seul, de lui-même, il se serait mis librement à chercher s'il pouvait se dire certain de quelque chose ?

Lui tout seul, il aurait été si hardi de troubler le cours de son existence limpide, et de concevoir une telle entreprise, plutôt risquée, et même un rien présomptueuse, à ce qu'il paraissait ? Non. Librement, de lui-même, il n'aurait jamais choisi de rompre pareillement avec la distraction, l'oisiveté, la paresse — avec l'humilité dans laquelle il baignait depuis le commencement de sa vie, et sans laquelle il était bien certain qu'il n'aurait pas pu vivre, puisque c'était grâce à elle, et seulement grâce à elle, il se le redisait en tremblant, qu'il avait pu jouir jusque-là d'une dignité qu'il fallait sans doute nommer la dignité de l'ordre naturel, et qu'il était à présent sur le point de perdre, il n'en pouvait douter, comme si les choses, les plantes, les bêtes et les gens allaient lui être retirés, et qu'il allait se trouver relégué dans un désert inutilement regorgeant de chimères et de monstres : il s'y voyait déjà, ridicule imposteur, saint Antoine incapable d'éprouver la moindre tentation — qui pourrait bien trouver quoi que ce soit de tentant là-dedans ? — misérable martyr, rongé par les hyènes abstraites de la réflexion, consumé par la leucémie travailleuse de tête.

Non, cet accès de folie, on l'y avait poussé. Les circonstances — hélas ! — les circonstances tout simplement devaient y être pour quelque chose. Sans elles, qui ne sont rien pourtant, sans les circonstances, qui sont moins que rien, sans les événements, qui ne sont que l'écume des choses, il n'en serait jamais arrivé là, à tant de lamentable ambition. Et tout de

même, si elles y étaient pour quelques chose, et certainement, pour pénible que cela fût, il lui fallait en convenir, elles y étaient pour quelque chose, elles n'expliquaient pas tout. Elles ne sont jamais que les circonstances. Qu'elles eussent joué un rôle, on pouvait bien l'admettre. Mais qu'elles aient seules décidé de tout, cela n'était pas admissible. Autre chose l'y avait poussé, certainement. Quelque chose de moins extérieur tout de même. Une chose qui ne tenait qu'à lui, il osait l'espérer. Et pourquoi pas le moment où il en était de sa vie ? Il est vrai qu'il ne lui était rien arrivé. Mais ce moment lui-même où il venait d'en arriver de sa vie — l'âge qu'il venait d'atteindre ? Alors, les circonstances d'une part, sans aucun doute, mais aussi l'âge, d'autre part, tout simplement. En somme, puisque circonstances il y avait, en y réfléchissant, et pour ne rien forcer, pour ne rien fausser dans un sens ou dans l'autre — lui qui se voyait contraint pour la première fois de faire des hypothèses sur son propre compte, puisqu'il venait de commencer à réfléchir, mais qui voulait malgré cela rester honnête aussi longtemps que possible — en y réfléchissant, oui, cet âge qu'il venait d'atteindre — cet âge qu'il venait, comme on dit, d'avoir — bref, cet âge, donc, qu'il avait — curieuse, très curieuse manière de dire en vérité — il pouvait bien dire que cet âge était, parmi toutes les autres, comme une circonstance aggravante pour lui. Et rien de plus.

Dans tous les cas, observait-il, toute circonstance exceptionnelle mise à part, le simple fait d'avoir atteint cet âge est un événement. Et pas gai, non, pas réjouissant du tout, il faut dire. Au contraire. Sorte de commencement funèbre, naissance macabre, baptême-funérailles et vraie déception, mais vraie première déception solennelle, et vraiment la première en date du genre, ou du moins la première du genre qu'il soit impossible de ne pas prendre au sérieux, parce qu'elle ne fait pas, déception, que décevoir une certaine attente, cela ne serait rien : elle préfigure tout un avenir. Bien plus, cet avenir, elle l'inaugure. Et rien ne permet d'imaginer qu'il sera court, cet avenir, dans le moment où elle force à voir qu'avec elle cela ne fait que commencer, et pas seulement que cela ne fait que commencer, cela ne serait rien, mais aussi qu'il n'y a pas de raison pour que ça finisse, et, par surcroît, qu'on ne va plus cesser de se répéter

cela justement : qu'il n'y a pas de raison pour que ça finisse, pas de raison pour que ça finisse, pas de raison, que ça y est, que tout est dit, qu'il va falloir s'arranger comme on pourra pour faire comme si l'on était devenu ce que l'on s'attendait depuis son plus jeune âge à devenir, et qu'on n'est pas du tout devenu, mais qu'il n'y a rien d'autre à faire, et que faire d'autre en effet, on se le demande, quand il est tellement sûr que tout le monde va se mettre à vous traiter comme si vous l'étiez vraiment devenu ?

Il y avait donc une question d'âge, très certainement. Mais derechef cela n'aurait jamais suffi non plus à le pousser à de pareilles extrémités. Il n'y avait pas que cela. Pour le pousser à réfléchir, à chercher s'il pouvait se dire certain de quelque chose, il n'y avait rien de moins que la guerre. Mais n'y avait-il même que la guerre, la circonstance de la guerre ? En vérité, il y avait bien plus. C'était facile évidemment de dire qu'il y avait la guerre, puisqu'il y avait la guerre. Mais c'était vite dit. Et à quoi bon se mettre à réfléchir si c'est pour se laisser tout de suite remettre le nez dans les constatations d'avant toute réflexion, les sales évidences ?

Non, il y avait bien plus, et ce qu'il y avait, on avait regret de le dire, et d'ailleurs c'était plus difficile à dire, mais bien plus vrai aussi, ce qu'il y avait c'est que le monde, le monde entier, l'humanité dans son ensemble, à ce moment de son histoire à lui Baptiste, jusque-là tranquille comme Baptiste — lui, justement avait toujours cru qu'il n'y avait pas de raison de cesser d'être — le monde entier venait de perdre toute assise, de s'effondrer, et sous ses yeux, mais de s'effondrer salement, sans bruit, sans gloire, ou enfin sans le minimum de noblesse que l'on est en droit d'exiger de si grands désastres. Ces défauts-là se paient. Mal préparé, mal présenté, sans doute mal conçu dès l'origine, l'événement tombait à plat. Il aurait dû émouvoir tout le monde, il laissait froid. Et tout ce qu'il avait de pénible ou d'atroce finalement ne tenait qu'à cela : il laissait froid. Effrayant, monstrueux, sinistre, il aurait mérité d'être appelé ainsi, et de bien d'autres manières encore, toutes les épithètes terribles lui allaient comme un gant, il les méritait toutes, et rien à faire, cela ne sortait pas. En réalité, il valait mieux l'avouer sans honte, ce grand événement faisait par-dessus tout l'effet de quelque chose

de manqué. Manqué ? Comme s'il était possible alors de l'imaginer réussi ? Et bien entendu, non, d'aucune manière on ne pouvait l'imaginer réussi. Mais cependant ce sentiment où du dégoût se mêlait à la mélancolie, il était clair, et dominait tout autre : c'était raté, mal foutu, bâclé, de quoi que cela pût avoir l'air d'autre part, irrémédiablement manqué, ennuyeux pour finir. Petit sentiment, comme on voit, tout petit sentiment. Et l'on avait beau entendre parler de toute part « d'événement historique », cela manquait par trop de conviction, et tout le monde en restait aux sentiments les plus rabougris, comme devant un événement ennuyeux en effet, dérangeant, certes, mais minuscule. Non par choix, bien malgré soi, la mort dans l'âme au contraire. Mais il n'y avait qu'à s'y résigner, chacun devait en convenir : rien là-dedans n'avait été de force à le faire exploser, le chœur des grands sentiments dont il est si naturel et soulageant que ces choses-là s'accompagnent, d'habitude, depuis qu'il y a un monde, et qu'il arrive des catastrophes.

Parler de déception eût été révoltant et absurde. Incontestablement toutefois, la déception était là. Toute espèce d'accompagnement faisait cruellement défaut. C'était en silence, mais quel silence ! le silence d'une foule immense assemblée qui se tait, qu'on avait laissé l'événement s'accomplir. A croire qu'il n'était rien arrivé. Et au fond, qu'était-il arrivé qui permît de parler de catastrophe ? Qu'une idée catastrophique vous vienne, y a-t-il sérieusement là de quoi parler de catastrophe ? Or, tout se passait comme s'il ne s'était rien produit d'autre que la venue d'une idée, la même à tous en même temps, il est vrai. Il n'en était résulté aucun bouleversement spectaculaire, juste une modification du sens de toute chose, et il n'en avait pas fallu plus pour marquer tout du signe de la catastrophe. Il n'était rien arrivé d'autre que l'investissement lent de tout par un élément silencieux, insinuant et subtil, une sorte d'inondation écœurante, lente et douce, soulevante, qui n'avait rien englouti, rien recouvert, rien supprimé, rien détruit, loin de là, qui avait tout laissé surnager au contraire, dans le plus médiocre et le plus mesquin des déluges, et toute chose était simplement devenue flottante après cela, misérablement légère, misérablement libre de toute attache, errante, à la dérive, de trop peu de poids pour pouvoir seulement couler, et incertaine

même de sa forme, réduisant toujours, et toujours sur le point de basculer, dans le renversement lent des glaçons qui finissent, de langueur en langueur, de position meilleure en position meilleure, par trouver vraiment la meilleure, et disparaître.

C'est ainsi — de même qu'un maître plus ou moins stérilement admiré jusque-là, si tout à coup il sombre, sous les yeux de son disciple, dans l'ivresse ou la folie, lui enseigne pour la première fois quelque chose d'une importance incontestable — c'est ainsi que le monde venait de lui enseigner tout à coup, à lui, Baptiste, qu'il était seul, ce qu'il n'aurait jamais cru, et qu'il ne devait compter que sur lui-même, et il n'était pas du tout préparé à cela, et que personne, absolument personne, aucun autre homme, parmi les quelque deux milliards qui étaient en vie en même temps que lui sur la planète, n'était apparemment plus avancé que lui Baptiste, qui se questionnait maintenant s'il pouvait se dire certain de quelque chose.

Avant cela, naturellement, la certitude qu'il y avait bien quelqu'un, quelque part, quoique inconnu, pour être certain de quelque chose, cette certitude ne lui avait à aucun moment laissé le loisir de se demander si lui-même il était dans ce cas, ou non, et pourquoi. Cette question ne l'aurait même pas fait sourire, il ne l'aurait pas entendue. Mais maintenant les choses se présentaient sous un tout autre jour. S'il avait jamais été certain de quelque chose jusque-là, il l'avait été de ceci : que d'autres, du moins, peu nombreux sans doute, ou discrets, retenus, et difficiles à connaître, étaient certains de quelque chose, eux, et qu'au prix de beaucoup de patience, de beaucoup de prudence et de beaucoup d'étude, et si l'on avait de la chance, il ne devait pas être impossible, à la longue, de devenir comme l'un d'entre eux. Il n'en avait pas fallu davantage pour le persuader de se tenir tranquille. Mais maintenant les choses se présentaient vraiment sous un tout autre jour. Maintenant, n'y en aurait-il eu qu'un, ce qui arrivait là ne serait certainement pas arrivé. Ou pas ainsi. Pas dans ce calme, cette torpeur. Pas avec cette incompréhensible allure de désastre universel et tout à fait indifférent — qui atteignait chacun, mais dont chacun semblait se croire lui seul à l'abri, tout en reconnaissant volontiers que les autres devaient en être frappés.

On n'était pas ému. On ressentait seulement cette ombre d'émotion que peut éprouver celui qui se sent devenir insensible.

Au bord de l'hébétude ainsi promise à tous, par bonheur, quelques-uns, sans doute, juste à temps, s'apercevaient de l'insensibilité qui commençait à prendre à eux, comme prend aux arbres la grande flamme froide de l'automne, en ressentaient heureusement la brûlure, et grâce au ciel, réagissaient par la frayeur, laquelle frayeur les chassant *in extremis* de la tranquillité des émotions anciennes, ils se mettaient en hâte à réfléchir. Baptiste était du nombre, ou se trouvait heureux de pouvoir se dire qu'il était du nombre, bien qu'à vrai dire rien ne lui prouvât qu'il ne fût pas le seul. N'importe. Il lui semblait comprendre qu'il n'y avait plus de temps à perdre, que c'était maintenant ou jamais l'occasion de céder à l'impatience. Sentir monter le long de soi comme des poux l'indifférence, la vermine de la paralysie vous gagner l'âme, voilà donc, constatait-il, qui est capable quelquefois de venir vous tirer du repos, et sans douceur. Loin de vous convaincre qu'il ne vous reste plus qu'à devenir le spectateur de votre propre supplice jusqu'à l'engourdissement complet, c'est justement cela, cette menace, l'extinction prévue de tous les sentiments, qui peut le mieux faire place à cette frayeur froide qui force à réfléchir. Il s'y était donc mis. Par suite, il s'était mis à penser aux conditions dans lesquelles il se voyait forcé de se mettre ainsi à penser. Ainsi donc, pensait-il — ainsi donc, amorçait-il, et ce qui venait ne lui semblait pas tout à fait correspondre à l'impérieux besoin de sécurité qui le tracassait, non, ce qu'il trouvait à se dire n'était peut-être pas parfaitement à la hauteur de l'effroi qu'il venait de ressentir, mais il fallait pourtant se décider :

Ainsi donc il ne suffisait pas qu'il eût dépassé les vingt ans, ce qui est jeune à ce qu'on dit, mais ce qui est aussi, d'un autre point de vue, le seul intéressant, un assez bon bout de temps déjà, et même une fraction importante de siècle, si l'on y réfléchit, pas loin d'un quart de siècle, temps énorme en réalité, se disait-il, si l'on pense par exemple, comme j'y pense en ce moment, qu'il n'en a pas fallu plus, de ce temps, à la Révolution française et à l'Empire napoléonien ensemble pour s'accomplir, que moi je n'en ai mis simplement à atteindre cet

âge — et en effet tout ce temps ne lui avait servi à rien qu'à atteindre cet âge, il n'en avait rien fait d'autre, puisqu'il n'avait rien fait, que regarder, et cela ne lui avait pas appris grand-chose, comme il s'en apercevait maintenant; il ne suffisait pas qu'il eût déjà duré tout ce temps sans qu'il lui fût encore rien arrivé, tant d'années n'ayant servi qu'à le mener à ce moment où il devait se mettre à réfléchir vraiment pour la première fois, d'une réflexion imprévue, dont il était manifestement redevable aux circonstances, qui l'y forçaient, et qu'il était peut-être exagéré d'appeler pour autant providentielles, malgré l'envie qu'il en avait — d'une réflexion qui d'ailleurs, de toute façon, toute question de chance personnelle mise à part, et en dehors de toute circonstance exceptionnelle, est probablement unique dans la vie d'un homme, pensait-il encore — car s'étant mis à penser, il découvrait qu'il n'en était plus à une pensée près, et cela non plus il ne l'avait pas pressenti — d'une réflexion qui doit être unique dans la vie d'un homme, repensait-il en frémissant, puisque c'est seulement alors, précisément à cet âge, précisément celui qu'il venait d'atteindre, ni avant ni après, qu'il vous est donné d'apercevoir plusieurs choses d'une importance extrême, qui font peur, et tout d'abord celle-ci, précisément celle-ci, la plus importante, et qui fait le plus peur, c'est que vous avez déjà vécu très longtemps, certes, extrêmement longtemps même, mais qu'au moins, si vous avez vécu si longtemps, tout est là, *c'est sans avoir encore eu le temps de vous y habituer*, tandis que plus tard, l'habitude de vivre ne faisant très probablement qu'augmenter avec l'âge, l'âge ne fera lui aussi que perdre de son importance, si bien que la honte d'avoir vécu trop longtemps — et voilà bien la chose affreuse, la pensée difficile à supporter, et plus difficile à supporter d'autant qu'on prévoit mieux qu'il va sans doute devenir de plus en plus facile de la supporter — si bien que la honte d'avoir vécu trop longtemps doit nécessairement être un sentiment propre à l'extrême jeunesse, et c'est ce que n'ignore pas l'extrême jeunesse, elle ne sait même rien aussi bien que cela, et par suite elle sait que le seul remède qu'elle puisse attendre à la honte d'avoir trop longtemps vécu qui la tourmente, c'est justement, cruauté sans égale, d'attendre encore, très consciemment, très consciencieusement, de trouver n'importe comment

le moyen, on ne sait pas lequel, on ne sait pas comment, d'attendre en toute conscience que du temps ait passé encore, qu'ait passé encore de ce temps dont tellement a déjà passé qu'il vous en a rendu malade, de laisser faire ce mal dont la persévérance est probablement invincible, même d'appeler sur soi ses recrudescences, puisqu'il est dit que ce mal, ce mal lui-même qui mène au mal absolu peut seul, s'il règne enfin, comme il l'exige, guérir les blessures qu'il a faites — et personne ne sait combien de temps il va encore falloir le laisser faire, assez de temps simplement pour que vienne le jour où le temps passé ait enfin cessé de faire honte, où soit assuré le règne indiscuté de la honte.

Non, cela ne suffisait pas encore : lui, cet âge coïncidait pour lui avec l'entrée en guerre de son pays, donc avec son entrée en guerre à lui. Il ne songait pas à s'en plaindre. S'il faut être militaire, certes, autant l'être en temps de guerre, se disait-il. Mais sur le point de devenir ça : militaire, véritable sortie officielle de l'enfance, comme il faut croire, puisque c'est alors que l'on s'avise de vous confier des armes et de vous apprendre à vous en servir, vous élevant ainsi d'un seul coup à la dignité définitive de serviteur de la mort, aux côtés des bacilles et de beaucoup d'autres merveilles de la nature, il s'était mis, comme on a vu, à réfléchir, se demandant s'il pouvait se vanter d'être possesseur d'une quelconque certitude.

Et voici, il trouva bientôt qu'en effet il pouvait s'en vanter, c'est cela qu'il trouva, contre toute attente, qu'il en possédait une, et même qu'il l'avait toujours eue, d'aussi loin qu'il se souvint. Mais qu'il n'y avait peut-être pas de quoi se vanter.

D'aussi loin qu'il se souvint, il le voyait maintenant, lui qui s'était cru jusque-là tout à fait incertain de tout, il avait été certain de ceci, uniquement de ceci il est vrai, mais il en avait été certain depuis toujours, et même il fallait dire bien plus, avant qu'ait commencé son toujours à lui, dès avant sa mémoire, depuis la nuit de sa petite enfance, tout comme s'il avait sucé dès le sein de sa mère le lait de cette certitude : c'est que tout le monde était malheureux. Et de rien d'autre il ne pouvait dire qu'il avait jamais été sûr.

Et aussitôt qu'il se fût dit cela, il s'aperçut d'un certain nombre d'autre choses tout aussi imprévues, qui lui donnèrent

également à réfléchir, et plus qu'il ne s'y était attendu. Il s'aperçut d'abord que pendant tout ce temps, vingt ans durant, certain qu'il était du malheur de tous, il n'avait nullement songé à son malheur à lui. D'aucune façon. Non, il ne pouvait pas dire. Ou cela ne pouvait se dire ainsi, en tout cas, puisqu'il n'y avait jamais pensé jusque là. Ne pensant donc qu'au malheur depuis sa plus tendre enfance, véritablement habité par cette pensée du malheur, comme il s'en apercevait maintenant, il ne s'était jamais posé la question de savoir si cela le concernait lui-même ! En était-il ainsi de lui également, avait-il part lui aussi à cela : au malheur universel ? — il ne se l'était jamais demandé. C'était une chose étrange. A la réflexion, même, effarante. Incroyable, mais vrai. Il ne s'était jamais vu malheureux lui-même ! Il s'était donc toujours imaginé à part de cela à quoi il pensait sans cesse comme vrai de tous ! Certain qu'il était du malheur de tous, non seulement ce n'était pas son propre cas qui le lui avait donné à penser, mais loin de là : maintenant encore, il le voyait bien, ni à aucun moment de sa vie, il n'avait imaginé ni été près d'imaginer qu'il pût se dire malheureux lui-même. Il n'y avait jamais pensé. Mais vraiment : cela ne l'avait pas effleuré. Et cependant il avait constamment nourri la pensée du malheur de tous, du malheur du monde et du malheur de la vie, du malheur de la nature en général et tout particulièrement du malheur de l'existence humaine. Ce n'était pas normal.

Il était pourtant bien pareil aux autres. Il était loin d'être insensible à lui-même. Il avait souvent eu des chagrins, des crises de larmes, et de l'angoisse, ah, que d'angoisse, et des dégoûts, que de dégoûts ! Il connaissait même l'ennui, qui est l'ennui de soi, méditait-il, et qui par suite est toujours la haine de soi, parce que, raisonnait-il, il n'est pas possible de ne pas haïr ce qui ennuie tellement — d'où il résulte qu'est un menteur, et de l'espèce la plus prétentieuse de mensonge, se revanchait-il, celui qui dit : je ne m'ennuie jamais. Ayant connu cela, ces longues descentes tranquilles dans les abîmes de l'inférieur ennui qui sont, à l'état de veille, comparaisonnait-il, l'équivalent des pires cauchemars, et sans autre cause d'effroi que soi-même, il ne se trouvait pas admirable, même n'aurait pas pu dire qu'il s'aimait beaucoup, admirait-il.

LE COUP DE TÊTE

Il n'y avait donc aucune explication au fait que persuadé depuis toujours du malheur de tous il ne fût pas encore parvenu à la pensée de son propre malheur. « Tranquille comme Baptiste » avait-il entendu dire autour de lui depuis son plus jeune âge, vrai cœur, et lui, héros de la tranquillité. O merveille, cela sans doute l'avait tranquilisé. O malheur, et c'était pour la première fois, réfléchissant, qu'il se disait qu'il n'y avait là qu'une manière de parler. Quelle illusion !

S'il s'agit d'une illusion, c'est une illusion bien plus puissante encore que celle qui concerne ma propre mort. J'aurais donc plus peur du malheur que de ma mort. Car il est bien vrai qu'à l'exception des moments où je pense tout à fait précisément à ma propre mort, je ne crois jamais que je vais moi-même mourir. Tout au contraire, à tous les moments où l'on ne pense pas très précisément à sa propre mort, on ne croit pas du tout qu'on va mourir soi-même. On pense plutôt, mais en secret, bien entendu : tous sont morts, oui ; tout le monde est mort, oui. *Jusqu'ici*. On ne dit pas cela. Même on ne se le dit pas. Mais on le pense — ou bien comment appeler cette pensée non surveillée où l'on pense sans le faire exprès, sans savoir mais sans ignorer qu'on pense, comme on respire, ou, justement, comme on vit, et qui fait penser : tous sont morts, oui : *jusqu'ici*. Les malheureux ! Les innocents ! Pères impérieux, sages grands-pères, ancêtres vénérables, comment gémir assez sur ces malheureux petits, ces tendres petits garçons, ignorants, maladroits, joueurs, rêveurs, étourdis et naïfs, qui se sont laissés tomber du nid, mourir, mouches, cueillir, fleurs ! Sur mon père terrible. Ils ont donc fini par mourir, par se laisser surprendre après avoir vécu apparemment comme nous vivons nous-mêmes, mais dans quelle ignorance, quelle enfance, quelle insondable ingénuité ! Ils croyaient bien vivre comme nous vivons nous-mêmes, mais ils ne savaient pas, ils ne savaient rien, et ils se sont laissés faire, étourdiment, sans avoir eu le temps d'apprendre rien de ce que nous avons appris, et tout ce que nous avons appris nous l'avons appris depuis qu'ils sont morts. Ils sont morts trop tôt, irrémédiablement trop tôt, pauvres enfants qui n'ont pas eu le temps de devenir ce qu'ils étaient faits pour devenir, et dont on ne saura jamais ce qu'ils seraient devenus. Ils sont morts trop tôt, et cela leur retire, les

malheureux petits — ce père encore, que j'admiraïs et qui me faisait peur ! — toute espèce d'importance, et ils ont eu beau vivre apparemment comme nous vivons nous-mêmes, nous, nous venons après eux, et nous savons cela, qu'ils ne savaient pas, et notre avantage sur eux est indiciblement injuste sans doute, mais immense, puisqu'eux ont fini par mourir, après avoir vécu comme nous vivons nous-mêmes, mais précisément sans savoir cela, qu'ils finiraient inachevés, et qu'ils devraient mourir tandis que nous vivrions après eux, alors que nous le savons et que nous vivons, nous qui vivons pendant qu'ils sont morts... Notre avantage sur eux est tel qu'à chaque fois nous le prenons pour l'avantage de quelqu'un qui ne va pas mourir.

Mais enfin de telles illusions n'ont de vie que dans les demi-pensées de la rêverie distraite, la réflexion les chasse aussitôt, et nous comprenons alors que notre seul avantage sur eux c'est de n'être pas encore morts. Tandis qu'aujourd'hui encore, se redisant ce qui précède, se questionnant, et essayant de se forcer à la pensée de son propre malheur, aujourd'hui encore il n'y parvenait pas. Non. Non, il ne pouvait pas dire. Il n'était pas malheureux. Il ne l'était pas vraiment. En tout cas, il n'était pas malheureux au sens où il savait que tout le monde était malheureux, au sens où il était certain que tout le monde était en proie au malheur. Mais alors ! Et si chacun en était là, justement au même point que lui, conscient de l'universel malheur, et s'en imaginant à part ? Mais non. Il s'en serait bien trouvé un pour avoir envie de dire le malheur de tous. C'était plutôt l'inverse. Chacun semblait ignorer le malheur universel, et se trouver malheureux lui seul, toujours sans rien en dire. Ce que considérant, il en vint à se dire que cette certitude : le malheur universel, dont il avait sucé le lait dès le sein de sa mère, était sans doute de la nature d'un mystère, ou bien était traité comme un secret. Il y avait alors de quoi se demander si le pire malheur ne tenait pas simplement à cette situation qu'on n'oserait certes pas imaginer, mais qui était tout de même la plus vraisemblable : que le malheur universel fût un mystère, la vraie vérité de tous et de chacun gardée comme un secret, protégée par quiconque comme son for intérieur même, comme son intimité la plus honteuse, ou comme sa honte

la plus intime, ou comme son identité la moins communicable, ou comme cela même qui est l'inavouable, ni noble ni ignoble, la rêverie de toutes les heures du jour et de la nuit, l'inavouable distraction de tous les instants, le manque d'ambition, de prétention, d'idée, l'inavouable impossibilité d'être sérieux, l'inavouable vie qui est un songe, la simple dissimulation du songe, mais répétée par tous en tous lieux du monde à chaque seconde, et aboutissant à cet énorme édifice de mensonge, le monde extérieur, c'est-à-dire le monde des autres, ou l'humanité, c'est cela, aboutissant à l'humanité, à cette forteresse de la dissimulation universelle, chacun se taisant, personne n'osant parler, ou personne n'osant parler le premier, ce qui revient au même, personne n'osant commencer, chacun se taisant sur le même malheur, sur le malheur, nullement personnel, mais personne n'osant avouer le premier le pur malheur impersonnel, chacun se taisant, d'où peut-être le malheur, faux alors, faux lui-même.

Mais alors ? Que faire ? Par quoi donc commencer, par quel bout, à quoi donc aller s'en prendre tout d'abord, par où donc partir en campagne, puisqu'il s'agissait de cela, vers quel but, contre quoi, selon quelles voies, avec quelle aide, dans quel espoir ? Et même si c'était vrai, qui donc était-il, lui Baptiste, pour avoir percé ce mystère ? Quel démon alors avait bien pu lui souffler cela, dans quelle annonce, dont il n'avait d'ailleurs gardé aucun souvenir, lui le seul à savoir de quoi tous souffraient, et le seul à avoir envie de le dire, et il lui semblait que c'était le temps seul qui lui avait manqué jusque là pour se mettre à le dire. Mais alors ? Mais même à supposer cela, pour vouloir dénoncer ce secret, il fallait être quoi, ou il aurait fallu quoi se croire, ou quoi, quoi, quoi, quoi ne pas se croire capable de faire accroire, pour aller vraiment croasser cela sur les toits — quel corbeau de malheur ?

Il n'y avait pourtant pas de doute possible. Le malheur était universel, Mais d'autre part aucun doute non plus : les uns semblaient purement et simplement l'ignorer, ignorer cela, que le malheur est la règle, et alors le malheur était comme un mystère pour eux. Et les autres avec beaucoup d'application faisaient semblant de n'avoir rien remarqué. Ils entretenaient à dessein le secret. A commencer par lui, d'ailleurs, qui n'en avait rien dit jusque-là. Il lui semblait alors comprendre pour-

quoi il n'avait jamais osé en parler à personne, et en même temps, que c'était parce qu'il n'avait jamais osé encore en parler à personne qu'il découvrirait seulement aujourd'hui comme le sens de sa vie cette certitude du malheur universel. Par où commencer en effet ? A quoi s'attaquer tout d'abord, à laquelle des bastilles sans nombre de cette dissimulation immense aller s'en prendre, chétif comme il était, rougissante pucelle, de quelle voix, avec quels gestes, armé de quelles armes ? Il n'était pas fou. Ceux qui partent tout seuls à l'assaut des hautes forteresses de pierre sont fous, ceux qui prennent pour des hommes les moulins qui font des signes dans le vent sont fous, et il n'était pas fou. Et ceux qui s'en prennent aux gens qui ont l'air de faire des signes sont bien plus fous encore : les gens sont en réalité ces hauts moulins de pierre, tours closes, renfermées, au cœur desquelles on peut seulement deviner que la vie continue à moudre le grain du malheur, mais qui n'en avoueront jamais rien, qui n'en laisseront jamais rien surprendre, ou qui ne laisseront jamais personne aller voir de trop près le sale travail interminable qui s'exécute avec la même obstination décourageante à l'intérieur.

Laquelle impossibilité, la considérant, il lui en sembla comprendre pourquoi il n'avait pu jusque-là, lui seul, se dire malheureux. C'est qu'il en était venu à se trouver heureux dans les moments, rares il est vrai, trop rares, hélas, mais à qui la faute, et quel remède à cela ? où le malheur enfin s'avouait. Ce qui est encore trop dire certainement, puisque jamais le malheur ne s'avoue en vérité. Mais enfin des moments sont possibles où il se passe quelque chose d'approchant. Divins moments, moments illuminants, qui font imaginer que des fissures pourraient se dessiner sur toutes les façades, les voiles de tous les temples se déchirer, un cataclysme heureux décourager les apparences de continuer à salir l'espace de leur tromperie monumentale. Évidemment, pour cela il ne fallait pas trop faire le difficile. Par exemple il ne fallait certainement pas exiger des aveux directs, des confessions complètes. Il ne fallait pas mettre en demeure la première forteresse venue de se rendre, le premier venu de vouloir bien perdre la face. Mais si l'on ne fait pas le difficile, et c'était son cas, il est indéniable que l'on peut connaître certaines satisfactions que l'exigence des aveux complets rend impossibles.

Un vrai bonheur, c'était un vrai bonheur, par exemple, d'apercevoir, d'une plate-forme d'autobus, perdue dans le flot déchaîné des voitures déferlantes, hurlantes, grondantes, une tête flottante, ruisselante quant aux cheveux, grimaçante quant à la face, et très certainement consciente et pensante et souffrante au dedans, de cycliste prêt à se laisser couler, à quitter la vie, sa double vie de naufragé qui est la vie surnageante de tous. Cela, sous le regard faussement indifférent des voyageurs de la plate-forme, faux mannequins de vitrines, en réalité emportés eux-mêmes à la même vitesse, dans le même élément ennemi, au-dessus du même gouffre, et réduits à la même vie de tête posée à la surface des choses : O combien de marins, combien de capitaines... L'étrange, à ce propos, c'est que jamais des spectateurs de cinéma ne seraient restés pareillement impassibles dans leur fauteuil, une telle image sur l'écran. Cette remarque, remarqua aussitôt Baptiste, conduisait immédiatement à remarquer que c'était peut-être l'art, et l'art seul, qui permettait d'avouer quelque chose du malheur — à supposer que le cinéma fût un art. Ainsi, pour reprendre la même pensée, faire confiance à l'art, ou croire à l'art, le prendre au sérieux et se conduire en conséquence, cela reviendrait à ne pas rester impassible aux spectacles qui s'offrent par exemple des plates-formes d'autobus, mais à y participer au contraire tout autant qu'on eût fait d'un fauteuil de cinéma. Il était dans ce cas. Mais alors — cette remarque à son tour s'imposait — si l'art, comme il est probable, est de ne pas faire le difficile, ou s'il est avant tout rendu possible par cela, et si d'autre part ne pas faire le difficile est le seul moyen d'apercevoir quelque chose du malheur qui est la vérité, laquelle se dissimule obstinément dans ses retranchements intimes et refuse toujours d'opérer les sorties qu'on attend d'elle pour lui tomber dessus, alors la vraie vérité de la vie elle-même serait l'art et lui seul, mais l'art n'étant pas la vie, la vie ni l'art n'avaient peut-être le moindre intérêt. Et lui, pour mieux percer la dissimulation universelle, faisait-il autre chose que de l'envelopper d'un supplément d'artifice ? Trêve de remarque, pensa-t-il ici, sans nul mérite, reconnut-il aussitôt, puisqu'il était impossible de remarquer encore quelque chose après cela, à ce qu'il lui semblait du moins, pensa-t-il encore, restrictivement, et cette

modestie lui plut. Et d'ailleurs le cinéma n'était peut-être pas un art.

Tout de même, ceci restait : cette face de cycliste aperçue d'une plate-forme d'autobus, c'était le vrai visage de chacun. Et pourtant chacun faisait comme s'il ne s'y reconnaissait pas, ou comme s'il ne remarquait rien. Et pourtant remarquer cela, c'était justement connaître un certain bonheur. Mais pourtant, de nouveau, tout le monde avait l'air de trouver cela indifférent, normal, ou moins encore, invisible, ou moins encore, inexistant. Le malheur ne serait-il pas alors de ne rien voir du malheur ? Peut-être, peut-être bien. En tout cas, pour lui, cela, c'était incontestable, la vue directe du malheur le rendait heureux d'une certaine façon. Non pas avec la plénitude dont il avait parfois rêvé, et qu'il commençait à croire réellement possible, grâce aux circonstances. Et non pas tout bonnement heureux non plus, puisqu'il ressentait alors le malheur universel ; mais heureux cependant, de trouver à l'extérieur de lui la confirmation de cette certitude honteuse.

Honteuse était le mot. Il n'avait jamais encore osé parler de cela à personne. Il remuait en silence ces choses dans son cœur. Il riait donc et plaisantait comme tout le monde, mais ne parvenait pas à se débarrasser d'une gêne tenace. Ce qui le tourmentait et le rendait honteux, c'est qu'en toute circonstance, où qu'il fût, il ne tardait pas à se trouver doublé d'un Baptiste plein de méfiance, follement soupçonneux, petit observateur qui n'était pas là du tout pour son plaisir, mais bel et bien comme en mission, traître-né, sans foi ni loi. Il avait beau surveiller cela de près, sans cesse il craignait de ne plus pouvoir s'empêcher tout à coup de faire scandale. Sort cruel, le moment finissait toujours par venir où il lui fallait s'accuser de tromper son monde avec trop de cynisme. Il s'étonnait alors de la puissance de sa propre hypocrisie, aussi bien que de la naïveté déroutante du monde, incapable de repérer tout de suite en lui l'espion, le dénonciateur toujours en éveil. Observant tout sans rien dire et se jurant : j'irai le dire, je parlerai. Mais où, et comment ? Et le monde était-il clandestin pour qu'on pût concevoir de le dénoncer, d'aller tout raconter, comme il mourait d'envie de le faire ? Jamais cependant il ne s'était un peu attardé en quelque lieu, travaillant à n'avoir pas trop mauvaise apparence, même à

faire bonne impression, sans se voir en même temps, non sans frayeur, d'abord à cause de la duplicité que cela supposait, ensuite parce qu'il doutait quelquefois de pouvoir se retenir plus longtemps, comme celui qui aurait pu l'instant d'après, s'il en avait eu le courage, faire crouler, fondre, en ruines, en larmes, et en les attaquant de l'intérieur, les murailles des cohésions menteuses, les Jéricho où il réussissait toujours à s'introduire par ruse, il ne savait d'ailleurs comment. Il n'avait jamais encore eu l'audace, ou la cruauté, ou la naïveté d'essayer. Le sentiment de sa propre puissance l'intimidait trop, peut-être. Mais il devait l'avouer aussi, il n'imaginait pas de découvrir un jour ne fût-ce que le moyen d'essayer. Peut-être qu'il n'en existait pas. Il ne dépassait donc pas cet état de duplicité qui lui faisait honte : il se souvenait toujours d'un soir où, sorti pour pisser, d'une maison pleine d'amis chaleureux et rieurs, et s'étant retrouvé dehors, sur une pelouse, sous la pleine lune, se retournant, et les apercevant restés à l'intérieur, de tout près, à travers les vitres, dans la lumière, il avait très bien vu, sans échappatoire possible, que cette pièce où il était heureux l'instant d'avant, où il allait rentrer, c'était l'enfer. Vision cruelle. Ainsi partout, toujours, et de tout. Il en était là. Et peut-être qu'il n'existait pas de moyen, ni d'en sortir, ni d'en dire quelque chose. Seulement s'habituer, s'il se peut. En tout cas, tous les adultes mentent. Puisqu'on survit, c'est qu'on ne doit plus faire que rajeunir ensuite.

Avec cela, tout traître, espion, dénonciateur et faux jeton idéal qu'il fût, présomptueux timoré que son impuissance en fin de compte rassurait, il n'avait pas à se forcer beaucoup pour garder contenance. Les malheurs, à vrai dire, ne l'intéressaient guère. Les accidents malheureux ou horribles, les maladies, et même les véritables drames, maladies d'un autre genre, ne faisaient qu'exciter son dégoût, quand ils ne l'ennuyaient pas. Il n'avait pas de goût pour les malheurs. Il n'avait de goût que pour le pur malheur. Malheureusement, les gens qui osent s'avouer malheureux sont en très petit nombre, et ceux qui osent seulement ne pas feindre d'être tout à fait heureux ne sont guère en plus grand nombre. Il y a ici une grande et profonde remarque à faire : c'est qu'avant d'avouer quoi que ce soit là-dessus, les gens exigent d'abord d'être très bien connus. Alors,

oh alors ils veulent bien paraître malheureux, ou laisser voir qu'ils ne sont pas parfaitement heureux. Et connus est encore beaucoup trop peu dire. S'ils veulent bien paraître malheureux, ou simplement cesser de faire comme s'ils étaient heureux, et comme s'il était bien entendu que tout le monde était heureux, c'est à la condition d'être si bien connus, mais si bien, et depuis si longtemps, et dans tous les détails, tant de coins, tous les coins, qu'il n'est possible de connaître ainsi personne sans lui avoir fait don de sa vie, comme on le sait bien quand on a le malheur d'avoir eu des parents. Le malheur n'est peut-être, rêvait de nouveau Baptiste, que l'immense complot de la pudeur universelle contre le malheur. C'est elle, la pudeur, c'est sans doute elle, et elle seule, qui force méchamment chaque nouveau venu à tout deviner, à tout débrouiller tout seul, dans les affaires de l'incertitude, et pour finir, lorsqu'il est parvenu à en deviner quelque chose, dans le doute que cela même en vaille la peine. Car enfin, si quelqu'un veut bien laisser paraître quelque chose du malheur, c'est à la condition que vous ayez accepté de passer tout votre temps de vie avec lui. Mais à quoi bon alors ? Alors ce n'est même plus le malheur qu'il avoue. Sans compter même que les autres, tous les autres, avec lesquels il n'est pas question de passer sa vie, puisqu'il n'est pas possible de passer sa vie avec tous, en restent exactement au même point qu'avant à votre égard, non, ce n'est même plus avouer le malheur que de ne plus parler que de cela. De tels aveux ne font en vérité que renforcer le complot général du silence. Ce sont des aveux méchants, comme est méchante la pudeur qui est l'âme du complot. Ce n'est plus avouer le malheur que de ne plus parler que de cela : du malheur, à celui qui aura été assez faible pour accepter d'abord toutes les promiscuités qui permettent de lui tenir de tels propos. Il aurait fallu lui en parler avant. Lui en parler ensuite, c'est comme l'en accuser. C'est donc faussement qu'il est alors question du malheur. C'est pourtant là ce que font la plupart. Il n'est jamais question de cela — jamais — avant que l'on soit assuré d'avoir sous la main un coupable, alors qu'il s'agirait plutôt, alors qu'il s'agirait uniquement de reconnaître ce dont il n'y a pas de coupable. Nul ne parle donc jamais de cela que pour en faire la faute de quelqu'un, de l'autre, ta faute, ma faute, sa faute, leur faute, la très grande faute de

n'importe quel autre. En somme, tant qu'on ne les connaît pas, les gens font comme s'ils étaient persuadés de ne pouvoir vous donner la moindre envie de les connaître qu'à la condition de faire semblant devant vous d'être heureux. D'où l'impossibilité, définitive, de connaître qui que ce soit. Ils feignent d'être heureux, ou de se suffire, et c'est dans le but de vous attirer. parce que la solitude leur pèse. Petits mystères ambulants tout éclatants de suffisance, si l'on se laisse prendre à leur jeu, on les admire et les envie, et l'on pleure de se sentir indigne de partager jamais leur assurance, hélas, et si l'on ose accepter de faire leur connaissance ce n'est qu'en tremblant. A peine a-t-on osé, pah, leur misérable ruse se découvre. Ils n'exhibaient cette assurance heureuse que pour vous rassurer, vous séduire, et vous séduire par le rassurement, juste pour parvenir à vous avouer ensuite, dans des confidences intimes, leur malheur propre et le malheur de la vie, justement quand vous ne pouvez plus ne pas penser, et ils le savent bien, et attendent ce moment-là, que si malheur il y a, il faut que ce soit votre faute, la vôtre de faute, votre très grande faute à vous. Mais ce n'est plus là le malheur. Ils trahissent donc et le malheur, et vous, et les aveux qu'ils font tandis qu'ils les font, et les circonstances qui leur ont permis d'en venir à ces faux aveux, et le bonheur qu'ils affectaient naguère, et l'espoir dont ils avaient pris soin de ne pas gêner la croissance en vous, et qu'ils arrachent aussitôt qu'ils le peuvent, comme une crédulité mauvaise poussée par hasard en bordure de leur faux malheur.

La déception est donc fatale, connue d'avance, repoussante. Quiconque a eu le malheur d'avoir des parents et de les avoir vu vivre sous ses yeux sait cela. Il y a donc lieu de douter non seulement du malheur des gens que l'on connaît bien, mais aussi du bonheur affiché par ceux que l'on ne connaît pas encore bien. Il y a lieu de douter de leur nature heureuse, de leur heureuse destinée, de leur chance et de leur gaieté, de leurs plaisirs, grands et petits, et de leur plaisir d'être en vie. Il suffit encore d'avoir eu des parents pour qu'aucun doute là-dessus ne soit permis. En conséquence, il était impossible de connaître quelqu'un. Cela n'aurait été possible qu'à une seule condition, la suivante : il aurait fallu que le malheur s'avoue avant. C'était l'exigence la plus simple. Qu'on avoue d'abord le malheur,

alors on peut être connu. Impossible à moins. Car enfin, comment sortir de là ? — il y a ceux que l'on connaît, et ceux-là affectent d'être malheureux, uniquement pour vous décourager. Et les autres, tous ceux que l'on ne connaît pas, affectent d'être heureux au contraire, et c'est encore pour vous décourager, et uniquement pour vous décourager. Et même si c'est pour vous séduire, c'est pour vous décourager, tellement sont profonds les abîmes de la lâcheté, qui fait que l'on a envie de séduire ceux-là seulement que l'on a réussi d'abord à décourager. *La vérité aurait donc été de se présenter aux inconnus sans cacher son malheur.* Sans cacher le vrai malheur, pas le malheur intime, réservé aux intimes, inexistant en dehors des intimes, pas le méchant malheur, exclusivité des amis et des proches, fabriqué tout exprès pour avoir sous la main des coupables. Ce malheur-là, c'est justement lui qui fait l'impossibilité de connaître quelqu'un. Il n'était donc pas question de faire quelque chose pour s'attirer l'aveu de ce malheur empoisonné. Le seul digne d'être recherché, c'était le malheur sans responsable, le vrai malheur. Baptiste était donc empêché de connaître les gens, parce que les gens qu'il connaissait affectaient d'être malheureux pour telle ou telle raison tout à fait contestable et futile, et que ceux qu'il ne connaissait pas feignaient de façon tout à fait contestable et futile d'être heureux, l'empêchant simplement par là de faire connaissance avec eux. Un être heureux qui fait semblant d'être heureux est repoussant, à la lettre : il est repoussant parce qu'il vous repousse ce faisant. On aurait honte de s'imposer à lui, s'il est vraiment heureux. Cette barrière qu'il vous oppose, comment penser la franchir ? On le soupçonne en même temps de mentir, il est vrai. Et il repousse aussi pour cela.

Trêve de réflexion, pensa-t-il ici. Il fallait peut-être se méfier de la réflexion tout autant que du manque de réflexion. C'était bien la première fois qu'il faisait cela, qu'il réfléchissait, positivement, consciemment, volontairement, activement, physiquement, et il restait surpris, un peu effrayé du résultat, qui ne lui semblait pas naturel. Il ne se sentait pas seulement sur le point de devenir quelqu'un d'autre. Il se sentait menacé de devenir autre chose, doué d'une faculté qu'il ne s'était jamais imaginé posséder, puissante, mais à laquelle il était impossible de se fier.

Ayant interrompu sa réflexion, réfléchissant sur elle, il s'apercevait qu'il venait de faire quelque chose qu'il n'aurait jamais cru possible, et qui le scandalisait : il suffisait donc de vouloir penser pour penser ? Voilà ce qu'il n'eût jamais cru possible, et qu'il venait de faire cependant. Il avait été contraint en quelque sorte, oui. Mais ce n'est pas pour cela qu'il se méfiait maintenant des résultats, ce n'est pas parce qu'il y avait été poussé. C'est plutôt parce qu'il venait de réfléchir vraiment pour la première fois, et grâce à la réflexion, de découvrir sur son propre compte, parmi beaucoup de choses très douteuses, un certain nombre de vérités incontestables, et qu'il ne pouvait supporter l'idée que, si cette réflexion lui avait fait défaut par hasard, ce qu'il était vraiment lui fût resté inaperçu. Ce qu'il était ne venant pas de la réflexion, il était scandaleux de donner à la réflexion tant d'importance. Ou s'il le fallait, alors c'était fichu. S'il ne suffisait pas d'être ce que l'on est, s'il fallait encore y réfléchir pour le devenir, et s'il ne suffisait pas de penser des choses, s'il fallait encore vouloir les penser pour les penser, alors rien à faire, les choses étaient plus tristes en réalité que les imaginations les plus tristes — au grand malheur général s'ajoutait un petit malheur dégoûtant, dégradant comme une mauvaise dispute — alors on risquait aussi de ne plus pouvoir jamais en sortir, de se mettre à errer comme pour l'éternité dans ces corridors épouvantables de la réflexion dont il venait d'avoir un aperçu, où le supplice consiste, lui semblait-il, en ce que l'on s'apprête à chaque instant à mettre la main sur soi, sur son identité, qui n'est pas là, qui ne peut pas être là, parce qu'il n'y a là que des fantômes. S'il en était ainsi, c'était fichu, il ne restait aucun espoir. Le malheur universel, objectif, qui fait geindre et pleurer, le malheur n'était rien à côté de cela. Lui Baptiste, il aurait mieux aimé crever tout de suite, en tout cas, que de tomber si bas, de se mettre à penser pour penser, à réfléchir et réfléchir en vue de quoi ? De se persuader d'exister à la fin, et pourquoi pas ? d'en venir peut-être un jour à se dire sérieusement une horreur du genre : je pense, donc j'existe, je pense donc je suis Baptiste ! Non, il fallait que la pensée vienne s'ajouter au reste, un point c'est tout, sinon c'en était fini du plaisir de penser, et il ne pouvait pas renoncer à ce plaisir-là de bonne grâce. Ou bien il aurait fallu devenir

un penseur professionnel, chose inconcevable. Cela ne signifie pas qu'il ne croyait pas aux livres qu'il lisait. Au contraire, il y croyait fort. Mais justement parce qu'il y croyait, s'il voulait bien être comme un personnage de roman, il n'imaginait pas un instant de passer de l'autre côté, de se ranger parmi les hommes tristes et disgraciés qui les écrivent, monstres évidemment toujours capables de sacrifier leur vie sur le champ sans qu'il leur en coûte rien. Justement parce qu'il venait de réfléchir comme il avait fait, la pensée de devenir semblable à un homme de réflexion lui faisait peur en connaissance de cause. Il y avait certainement du danger à se laisser faire par la réflexion. Il ne fallait pas se laisser *distraindre* par elle, voilà. Il y avait bien plus de danger, infiniment plus de danger à se laisser distraire du reste par la réflexion, qu'à se laisser distraire d'elle par tout le reste — et cela même ne pouvait pas se dire, le reste était le réel, et de quoi le fait de s'occuper de ce qui est réel pourrait-il risquer de vous distraire ? De quoi de plus réel alors que le réel même ? Non. Le seul risque était bien de se laisser distraire par elle, le vrai divertissement c'était elle. Que de sottises ne s'éviterait-on pas d'inventer dans sa petite tête, si l'on savait seulement sortir à temps de sa chambre ! Il est vrai que la guerre était là maintenant pour se charger de cela. On pouvait compter sur elle, la grande argumenteuse, tout le monde allait bientôt se convaincre de la justesse de cette maxime : on allait en sortir, de sa chambre. Il y avait au moins cela de sûr, et c'était un grand réconfort.

Tout réconforté par cette pensée, il l'était, certes, Baptiste. Non sans s'étonner un instant, néanmoins, en passant, des contradictions dont l'esprit humain, décidément, avait l'air d'être prodigue. La guerre, la guerre seule l'avait forcé à réfléchir, et, s'étant mis à réfléchir, il n'avait pas tardé à découvrir, ultime réflexion coiffant les autres, que la réflexion, il en avait foncièrement horreur, et maintenant c'était encore la guerre qui le rassurait, c'était sur elle uniquement qu'il comptait de nouveau pour le chasser de la réflexion. Il ne songeait d'ailleurs pas à rejeter ce que cette réflexion lui avait permis d'entrevoir. Au contraire. Mais il avait hâte de savoir où cela le menait. Et d'abord il devait y avoir eu quelque chose de vicieux dans sa vie passée pour qu'un moment de réflexion eût suffi à lui apprendre

LE COUP DE TÊTE

sur elle tant de choses dont il n'avait pas eu le moindre soupçon jusque-là. Il fallait donc être beau joueur, et se féliciter de ce moment de réflexion. Ce qui est fait est fait. L'essentiel était de savoir en sortir. Il devait être possible de tirer profit de ce que cela ait eu lieu. Au fond, peut-être que ce qui lui avait fait défaut avant cela, moins que la réflexion, c'était simplement la guerre, le fait de la guerre. Peut-être qu'il n'y avait rien de changé à part ça. Rien de neuf, rien d'important à part ça. Grâce à la guerre il pouvait se rendre compte de certaines choses vraies déjà bien avant la guerre, et dont il aurait pu lui-même se rendre compte avant, s'il avait su par exemple faire comme s'il y avait déjà la guerre, avant même qu'il y eût la guerre. Et peut-être qu'à part ça, il n'y avait rien de nouveau, pas de changement. Mais bien plus. Peut-être que tout était bien plus régulier encore, bien mieux agencé, bien plus harmonieux qu'il n'y paraissait. Peut-être que tout venait à point. La guerre qui lui avait déjà dévoilé le sens de son existence passée lui donnait aussi les moyens de sortir de la passivité, de se mettre à vivre selon ce qu'il avait toujours cru vrai sans le savoir. Que serait-il arrivé, s'il l'avait su plus tôt ! C'est alors qu'il aurait risqué de devenir vraiment malheureux. Mais la guerre était là. Chassant toute inquiétude, rassurante comme une mère — le dire était permis, était dû — comme une mère elle était là, grande, accueillante, et en même temps qu'elle lui apprenait discrètement qu'il avait toujours nourri en lui-même la certitude du malheur de la vie, elle lui promettait doucement le remède à cette certitude. Il n'était pas seulement réconforté. Il était heureux, heureux et libre, pris du désir d'entreprendre immédiatement mille choses, sûr d'être bientôt libre d'entreprendre les mille choses, devenues soudainement possibles, dont la privation avait failli le rendre malheureux.

Il ne lui restait plus qu'à faire le bilan de ce moment de réflexion.

Ceci *premièrement* était certain : c'est qu'il n'avait jamais douté de la réalité du malheur universel, comme s'il avait sucé dès le sein de sa mère le lait de cette certitude.

Ceci *deuxièmement* était certain : c'est qu'il ne s'était jamais trouvé malheureux lui-même, comme si le sort commun l'avait miraculeusement épargné dès sa naissance, lui Baptiste, et lui

seul. Et c'est ici qu'il fallait faire très attention, s'il voulait vraiment éviter de céder à la réflexion. Il n'y avait aucune explication au fait que persuadé depuis toujours du malheur de la vie il n'eût jamais songé à se poser la question de son malheur à lui. Aucune. D'où le danger de se laisser aller à réfléchir en cet endroit. Il lui suffisait de se questionner, de se presser : « Mais voyons, réfléchis un peu. Que fais-tu de ton cas, de ta vie ? Souviens-toi donc ! Essaie de réfléchir », et la seule réponse possible était « Je ne sais pas. Je ne sais pas. Je ne me souviens de rien. Mais si je réfléchis je crois que j'ai toujours été malheureux affreusement », ce qui n'était pas vrai du tout, comme il le savait bien ; d'où sa contre-réflexion soupçonneuse, qui lui soufflait que dans la réflexion se trouvait peut-être la pire rêverie.

Ecarté ce danger, ceci *troisièmement* était certain : c'est qu'il était heureux, lui Baptiste, quand le malheur s'avouait, comme si le pire malheur, celui qui rend vraiment malheureux, ne tenait qu'à la discrétion formidable observée de toute part sur le malheur premier, lequel alors ne serait proprement ni malheureux ni heureux.

Mais *quatrièmement*, ceci aussi était certain : c'est que personne ne parle, justement, comme si chacun était tellement convaincu d'être lui-même le coupable du malheur que tous devaient en venir à se conduire comme de vrais criminels endurcis, respectueux toujours, les yeux fermés, du sacré commandement : « N'avouez jamais ! » Il fallait ici de nouveau se tenir sur ses gardes, et concentrer toutes ses facultés d'attention sur le danger, pour ne pas succomber à la tentation de se remettre à réfléchir. S'il se pressait un peu, se questionnant : « Mais voyons, essaie de te souvenir, de nouveau réfléchis. Et toi, qu'as-tu dit, qu'as-tu fait, jusqu'ici, pour essayer de le dénoncer, ce secret ? » Il se serait bientôt mis à croire qu'il avait toujours vécu dans la honte, ce qui n'était pas vrai. L'habitude du malheur lui permettait d'être heureux. La tristesse nécessaire, de négliger la tristesse. La réflexion avait beau lui chuchoter méchamment qu'en cela justement consistait son hypocrisie, la trahison dont il aurait dû rougir. Lui savait bien que c'était cela qui lui avait permis non de tromper le monde, mais de ne pas se laisser tromper par le monde au contraire, et malgré son

cœur tendre, de parvenir à jouer avec le malheur, au lieu de ne travailler qu'à le chasser de sa vue. Il n'y avait pas de honte à ça. En tout cas il n'y en avait pas eu, jusqu'à ce moment où il s'était mis à réfléchir. Mais délivrez-nous de ce mal ! Car enfin, que serait-il arrivé s'il n'avait pas été capable de jouer avec le malheur comme il avait fait jusque-là ? C'est alors qu'il aurait plutôt risqué, devenu triste, et sans doute méchant, de ne jamais connaître le désir qu'il avait maintenant, et de cesser de jouer, et de mettre fin à la honte.

Mais d'ailleurs, honte ou jeu, ceci *cinquièmement* était certain : c'est que la guerre était là, et que c'en était fini de jouer, et fini d'avoir honte. On allait pouvoir parler.

Telles sont à peu près les réflexions que se fit Baptiste, le soir du 3 septembre 1939, après qu'il eut vu, dans le très paisible brouhaha de la foule qui faisait son marché du soir aux étals de l'avenue d'Orléans, les marchands de journaux de la station de métro Denfert-Rochereau prendre livraison de paquets du journal *Paris-Soir* annonçant sur la largeur de toutes ses colonnes, en caractères beaucoup plus gros que ceux du titre : LA GUERRE, et il n'avait pas acheté le journal, parce que les détails de la chose ne l'intéressaient pas. Il se hâta de rentrer au contraire. Il avait grande envie de se laver. étrange envie, inhabituelle, mais impérieuse, comme s'il y avait une urgence extrême à le faire, et il ne comprenait pas pourquoi, mais ce fut l'application qu'il mit à se frotter partout très longuement, à se laver les cheveux, à se purifier le derrière, les aisselles et les pieds, à se brosser les dents, à se curer les ongles, les oreilles et le nez, avec une grande dépense d'eau, de savon, d'énergie, comme font les grands désespérés, qui le persuada qu'il prenait les événements fort au sérieux, contrairement à ce qu'il aurait juré, et qu'il ferait peut-être bien d'en profiter pour se mettre à réfléchir un peu, se questionnant s'il pouvait se dire certain de quelque chose. Ce qu'il fit. Après quoi il se coucha, et tout le temps qu'il mit à s'endormir, il se répétait une phrase certainement absurde, mais qui lui chantait délicieusement dans la tête, comme s'il venait de tomber amoureux : « C'est demain que le monde commence, demain, demain, demain que le monde commence... »